

Une dent, pour un soupçon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Si je voulais en mariage
Ce monsieur aux gros favoris,
Je l'aurais bien vite, je gage....
Je suis la maîtresse au logis.

LA JEUNE FEMME

Alfred fait tous les sacrifices
Pour me prouver sa passion,
Il satisfait tous mes caprices,
Il m'aime à l'adoration.
Cher époux !... Point de négligence
Dans des devoirs si bien remplis...
Je te mettrais en pénitence,
Je suis la maîtresse au logis.

LA FEMME DE QUARANTE ANS

Beaux yeux, chevelure d'ébène,
Appas fortement accusés,
Taille élancée et port de reine
Sont des charmes toujours prisés.
Chez moi, la raison seule est mûre ;
Vingt amants — mon mari compris,
Vantent mon esprit, ma tournure....
Je suis la maîtresse au logis.

LA FEMME DE SOIXANTE ANS

Tudieu ! redoutez ma colère,
Enfants, gendres, petits-enfants !
Que l'on s'étudie à me plaire...
J'ai déjà fait six testaments.
Excepté pour ma riche tante,
Mes chats et mes *toutous* chéris,
Et ma coquine de servante,
Je suis la maîtresse au logis.

EPILOGUE

L'AUTEUR A CES DAMES

Je n'ai point de petite fille,
Et je n'ai pas fixé le choix
D'une jouvencelle gentille,
Qui d'hymen me donnât les droits.
Vieille grand'mère ou jeune femme,
N'habitent point sous mes lambris ;
Pourtant, bien des fois, sur mon âme,
J'ai trouvé maîtresse au logis.

C. FOURRIER.

Un passe-temps dangereux. — Didi (qui regarde attentivement son oncle, fervent du culte de Bacchus) :

— Dis, oncle, est-ce que tu pourrais pas pyrograver avec ton nez ? R.

Acquittement.

Au tribunal, pour affaire de mœurs.

Le prévenu n'est plus jeune et a une nombreuse famille, très honorable.

L'avocat qui le défend plaide éloquemment l'innocence. Le malheureux est victime d'une odieuse tentative de chantage. Il est incapable de l'acte qui lui est imputé ; l'honorabilité de sa famille en est un éloquent témoignage. Le condamner serait une infamie, qui pèserait, jusqu'à leur heure dernière, sur la conscience de MM. les jurés. En un mot, le plaidoyer est si éloquent, si vibrant, empreint d'une telle conviction, que le représentant du ministère public se demande s'il ne se réveille pas d'un mauvais rêve. Le président et les juges se regardent, ahuris ; les jurés sont accablés sous le poids de la terrible menace qui vient de leur être lancée à la tête ; le prévenu n'y comprend plus rien. Seul, le gendarme reste impassible ; pour lui, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

En fin de compte, bénéficiant de la minorité de faveur, le prévenu est acquitté.

Dans le vestibule, l'avocat, triomphant, s'entretient avec un groupe de jurés, qui le complimentent.

L'accusé, qui n'en est pas encore revenu, s'approche de lui :

— Dites-moi, monsieur l'avocat, alors, j'en ai pour combien de temps ?

— Mais vous êtes acquitté.

— Comment?... je n'irai pas en prison?... Oh ! quel bonheur !... Oh ! merci ! monsieur,

merci ! Et, tout attendri, il tend la main à l'avocat.

Celui-ci retire brusquement la sienne et tourne le dos :

— Eh bien, il ne manque pas d'aplomb, le misérable, oser encore me tendre la main !

E.

A la recherche du champ de bataille.

Morgarten, le drame de M. Virgile Rossel, que La Muse a joué tout récemment au théâtre de Lausanne, redonne de l'actualité au récit suivant que fit, vers 1835, un voyageur français qui parcourait la Suisse primitive :

Le pasteur Bridel demandait à l'un des moines de l'abbaye d'Einsiedeln si l'image de la Vierge faisait encore des miracles : « Oui, sans doute, répondit le religieux, et le plus grand, c'est que, dans un siècle comme le nôtre, on continue à venir la visiter.

De même que les pèlerins à Einsiedeln, les patriotes suisses ne cessent d'affluer à Morgarten. Je voulais les imiter. Afin d'éviter un long détour et d'arriver plus tôt sur le champ de bataille, je pris à Rothenthurm, qui en est à une lieue, un paysan qui, malheureusement, n'avait jamais fait le chemin par lequel il se proposait de me conduire. Il résulta de sa présomptueuse confiance qu'il nous égara complètement, sur le revers de la montagne, du haut de laquelle cinquante bannis de Schwytz, déterminés à périr ou à reconquérir leurs droits de citoyens, firent rouler jadis, sur l'avant-garde de l'archiduc d'Autriche, des rochers et des troncs d'arbres qui y mirent le désordre. J'avais besoin, je l'avoue, de toute la puissance de ces intéressants souvenirs pour prendre mon parti sur le désagrément d'errer à l'entrée de la nuit, au milieu d'une épaisse forêt de sapins et sur une pente escarpée qui n'était pas tout à fait sans dangers. Mon guide, désorienté, s'efforçait de réparer sa faute en courant, à droite et à gauche, à la recherche d'un sentier frayé qui nous tirât de ce labyrinthe. D'après ses indications contradictoires, je gravissais péniblement en m'accrochant aux branches, ou bien je redescendais en me rejetant sur mon séant, me laissant glisser sur les talons et me précautionnant de mon mieux contre les risques d'une dégringolade dont il n'était pas aisé de prévoir le terme ; je ne me souciais nullement de suivre les rochers et les troncs historiques mentionnés ci-dessus.

Enfin, après nombre de marches et de contremarches, après deux heures d'efforts et d'un espoir à chaque instant trompé, et renaissant toujours, nous eûmes le bonheur de déboucher sur une belle pelouse qui nous conduisit, par une pente rapide, sur le lieu à jamais mémorable où douze cents pères, conduits par Aloys Reding, culbutèrent et taillèrent en pièces un corps de neuf mille chevaliers et hommes d'armes qui commandait l'archiduc Léopold d'Autriche. Guillaume Tell, d'après la chronique, combattit vaillamment aux côtés de son beau-père, Walter Furst, l'un des trois Confédérés du Rütli. L'élite de la noblesse autrichienne périt soit sous le fer des Suisses, soit écrasée par les pierres et les arbres que les vieillards et les femmes de Schwytz firent rouler du sommet des hauteurs voisines. Ainsi se trouva vérifié le mot prophétique du fou de Léopold : « Vous avez longtemps délibéré pour savoir par où vous entreriez dans le pays, mais aucun de vous n'a songé aux moyens d'en sortir. »

On a bâti sur le lieu du combat une chapelle destinée à perpétuer le souvenir de la victoire. Au-dessus de la porte est un tableau assez mal peint, et personne en le voyant ne sera tenté de dire des Suisses l'équivalent de ce qu'on a dit de César : « Il a su écrire comme il a su combattre ». Mais qu'ils se consolent, leur part est encore assez belle, et les palmes de Morgarten, de Grandson, de Morat, de Laupen, de Sempach, n'ont rien à envier aux lauriers de Salamine et de Marathon.

Dans les temps modernes, les rives du lac d'Egeri ont de nouveau été illustrées par la belle défense des républicains des petits cantons contre leurs « frères et amis » les républicains français. Les premiers étaient commandés par un Reding, digne rejeton d'une race généreuse qui s'est distinguée en temps de paix comme en temps de guerre. La courte harangue qu'il fit à ses soldats, la veille du combat, et la scène imposante dont elle fut suivie, nous reportent aux beaux temps de la Suisse :

« ...La mort, Confédérés, plutôt que la retraite. Si

vous approuvez ma résolution, que deux hommes sortent des rangs et jurent en votre nom de tenir ce engagement sacré. »

Deux hommes s'avancèrent aussitôt et, aux acclamations de tous, prêtèrent, entre les mains de leur héroïque chef, un serment auquel nul ne manqua. Les Français furent refoulés de Morgarten jusqu'au village d'Egeri, tandis que d'autres colonnes étaient repoussées avec perte à Wollerau, à Richtersweil et près d'Arth ; mais le curé d'Einsiedeln, Herzog, ayant laissé libre par sa retraite l'important passage qui était chargé de garder, les Suisses furent tournés dans leurs positions et forcés d'accepter la capitulation honorable que leur proposa le général Schauenbourg.

La chanson du ministre. — Certain pasteur d'un village du Gros de Vaud, affligé de voir trop de bancs vides à l'église, accoste un de ses paroissiens, lui disant :

— Voyez-vous, mon ami David, cela ne peut durer, personne ne vient plus au prêche. Mais je vous promets que dimanche prochain je vous dirai une chanson avec le refrain que vous connaissez tous : « Laliron, Lalira, Lalirrette ! »

Au culte suivant, l'église est pleine, comme bien l'on pense. A la fin d'un sermon bien senti sur la lecture de la Bible et ses fruits, le digne pasteur s'écrie : « Oui, mes frères, heureux le jour où les pères la liront, la mènent la lira et les enfants la liront aussi. Amen ! »

Que peuvent-ils bien chanter ? — A propos du concours de coqs chanteurs :

— A quoi riment ces concours de coqs et qu'est-ce que ces volatiles peuvent bien se dire ou plutôt se chanter entr'eux ? demande madame à son mari.

Toto, sans lever le nez de son assiette :

— Mais, maman, ils chantent : « Viens, Pou poule ».

L'eau à la bouche.

Crème chocolat. — Faites dissoudre du chocolat dans de l'eau, à la proportion d'un verre par litre ; mettez-y un peu de sucre et mêlez-le avec crème de lait et jaunes d'œufs, dans la proportion de six parties de crème ou lait ; ajoutez un grain de sel ; passez cette crème et faites-la prendre au bain-marie avec du feu dessous, en observant qu'elle ne bouille point.

Crème au café. — Prenez une livre de café et pour un litre de crème ; faites-le roussir, non bruler, dans la poêle et ensuite infuser dans la crème bouillante, en ayant soin de le couvrir ; passez cette infusion ; ajoutez-y jaunes d'œufs, dans la proportion indiquée à l'article ci-dessus, sucre, un peu de sel, et faites prendre votre crème comme la précédente.

Crème au thé. — Faites infuser du thé dans de l'eau ; laissez la crème bouillante pendant une heure, et procédez du reste comme il est indiqué pour la crème au café.

Une dent, pour un soupçon

Monsieur *** a cinquante-cinq ans, bien sonnés ; sa femme en a vingt-deux ; elle est très jolie, ma foi.

M. *** est d'une jalousie excessive. Ses amis le savent et s'en amusent.

Dernièrement, on lui envoie une lettre anonyme l'informant que sa femme reçoit parfois en son absence, un jeune homme qu'elle dit être son dentiste.

M. *** en conçoit aussitôt d'horribles soupçons — injustifiés d'ailleurs — et, fou de colère, décide de surprendre la soi-disant infidèle.

Prêtant un voyage, il revient subitement un matin. On l'informe que sa femme est allée chez son dentiste.

Plus de doute, celle-ci le trompe ! Aussitôt fait-il soudainement irruption dans la chambre

bre, où il se trouve face à face avec un inconnu.

— Qui êtes-vous? demande-t-il à ce dernier.
— Je suis le dentiste, monsieur.
— C'est faux! Du reste, si vous êtes vraiment dentiste, vous allez m'arracher cette dent qui me fait horriblement souffrir.

— Volontiers, répond l'autre sans hésitation, et, sortant sa trousse, il procède à l'extraction de la dent.

Malgré la douleur que lui cause cette opération, le mari, dont la face a tout à la fois une expression de joie et de douleur, se lève et remercie chaleureusement le dentiste en le priant d'accepter ses excuses.

Les revenants d'Aventicum. — C'est à divertir les habitants de l'antique cité romaine, que M. Darcourt et sa troupe ont consacré une partie des loisirs que leur avait imposés La Muse. Ils nous sont revenus jeudi et nous ont donné *Ruy-Blas*. Demain, dimanche, première d'un drame nouveau « La Baïllonnée ». Prochainement, une nouveauté, « Le Terre-neuve », comédie-bouffe de Bisson et Hennequin, « Le Détour », trois actes de Henry Bernstein. Puis, « La Parisienne », de Becque.

Vendredi prochain, 3 mars, *Le roi s'amuse*, de Victor Hugo, joué par *Sylvain*, que nous applaudissons il y a quelques semaines dans *Le père Lebonnard*.

Sous le poids de l'amour. — Une jeune fille a épousé un vieillard, pour sa fortune, bien entendu.

— Comme il est courbé, dit quelqu'un, parlant de l'époux.

— Chut! C'est pour faire croire à un mariage d'inclination.

Porte-bonheur. — Un homme laid, mais très adroit, était l'autre jour en veine de confidences :

— A quelque chose malheur est bon, disait-il. Avant de me mettre au monde, ma mère se promenait un jour au jardin zoologique. Un singe lui fit peur. Or, dans ma vie, j'ai toujours su me raccrocher aux branches.

A propos de théâtre, national ou autre.

Aujourd'hui le théâtre est partout à la mode, à la ville comme à la campagne. Il n'est petit village où l'on ne joue la comédie, et souvent fort bien, surtout depuis qu'on a la bonne idée de laisser le vaudeville parisien, dont le genre ne répond pas à nos mœurs rurales, pour les pièces de chez nous. Et celles-ci ne manquent plus maintenant; on n'a que l'embarras du choix.

Or donc, puisque le vent est au théâtre, voici quelques détails intéressants sur l'art de la mise en scène. Ils sont extraits d'une conférence que fit jadis, sur ce sujet, le célèbre comédien Antoine, fondateur et directeur du Théâtre libre, de Paris. On sait que, de tous les comédiens de notre époque, M. Antoine est celui qui a exercé sur l'art de la mise en scène l'action la plus considérable.

« Sans mise en scène, disait naguère un directeur de théâtre, sans cette science respectueuse et précise, sans cet art puissant et délicat, bien des drames n'auraient pas été centennaires, bien des comédies ne seraient pas comprises, bien des pièces n'iraient pas au succès. »

Au début, le théâtre des Grecs et des Romains avait le plus souvent pour décor les montagnes et, pour rideau de fond, la mer. Plus tard, il y eut des décors, mais ce furent des décors conventionnels et permanents. Pour la tragédie grecque, par exemple, c'était un palais central, flanqué de deux ailes et percé de

trois portes à droite et à gauche. Il y avait aussi à chaque bout du théâtre des décors mobiles collés sur un axe tournant, représentant l'un la campagne, l'autre la ville; un simple mouvement de rotation marquait que le lieu de la scène changeait.

C'est d'Italie, au dix-septième siècle, que la mise en scène fut importée en France: mise en scène assez puérile d'ailleurs, puisque ce que nous appelons la scène était alors encombré de plusieurs rangs de chaises, où s'asseyaient les spectateurs de marque.

En 1659, la fondation de l'Académie de musique fit faire un grand pas à la machinerie. Un Italien, Servandoni, créa, quelques années après, ce qu'on nomme en termes techniques la « plantation » du décor, juxtaposant des plans successifs, inventant d'ingénieux changements, portant en un mot la vie dans ce qui, avant lui, était mort.

Au début du dix-neuvième siècle, le romantisme, par souci de la vérité historique et recherche du pittoresque, augmenta considérablement le rôle de la mise en scène.

Aujourd'hui, la mise en scène a un rôle pour le moins aussi important que l'action. D'aucuns estiment même qu'elle tient trop de place. C'était l'avis de Sarcey et c'est aussi celui de M. Antoine, au moins en ce qui concerne les œuvres du théâtre classique. Mais le public a pris trop l'habitude de cette joie des yeux pour accepter qu'on l'en prive.

Nulle part plus qu'à Londres on ne pousse jusqu'à la minutie le souci de la mise en scène. Au point de vue de la peinture du décor, les artistes français sont supérieurs aux anglais; mais pour l'agencement d'ensemble de ce décor, les metteurs en scène anglais ont le dessus.

Là, un arbre est un arbre, une colonne est une colonne, avec l'aspect qui leur est propre et non pas un morceau de toile clouée sur des montants de bois... Les arbres qui se dressent au-devant de la scène ne sont point figurés à plat sur des châssis; mais, moulés et construits, avec le relief rugueux d'une écorce vénérable, ils ont l'apparence d'arbres vrais...

Dans les théâtres anglais, les découvertes de la mécanique ont été utilisées. On a créé des engins nouveaux. On a employé des moteurs nouveaux. En France et chez nous, tout ou presque tout se fait à bras d'hommes.

On a exprimé la crainte que le souci exagéré du cadre ne fasse tort à l'œuvre elle-même. Cette crainte est chimérique. Tout au plus la mise en scène peut-elle aider au succès d'une œuvre de second plan. Mais elle ne suffira jamais à faire, à elle seule, le succès d'une œuvre manquée.

Il est, par contre, évident que le metteur en scène, par son art, peut donner à la pensée de l'auteur un singulier relief. Porter une œuvre à la scène, ce n'est pas seulement mettre des mots dans la bouche d'acteurs qui les répéteront avec un génie plus ou moins exercé; c'est aussi la faire vivre, dans le milieu où elle se meut, dans l'atmosphère qui l'explique. Cette réalité de la vie, c'est la mise en scène qui la crée.

« Etre directeur de théâtre, dit en terminant M. Antoine, est une profession industrielle; être régisseur est un art. »

Un tiens vaut mieux. — Une cuisinière demande conseil à sa maîtresse :

— Monsieur R^{me} me propose le mariage. Qu'en pense madame? Me conseille-t-elle de l'accepter?

— Oh! Elise, je me garderai bien de vous donner un avis que vous ne suivrez pas, j'en suis sûre.

La cuisinière, après un moment de réflexion :

— Eh bien, madame, je crois que je veux

quand même l'accepter, ... parce qu'ils ne vous demandent pas tous.

Toujours distraits. — Une dame très jolie expose son cas à un avocat. Elle est très malheureuse; elle a à se plaindre de son mari.

— Enfin, monsieur, je voudrais divorcer.

L'avocat qui a écouté distraitement, comme ils font tous :

— Vous êtes mariée, madame?

On pao pas pedi avet lo sélao.

N'é pas on nové de reincontra dé cliiau zetafiers qu'ont la frimousse d'on tata-dzeneille et que sont quand mimo dei fins finauds. L'é porquié n'é pas tant prudeint dé sé fia à l'apparence, ka on risqué d'étré rudo trompa et reveri do tot fin s'on s'avesé dé lé couyouna. Cliiau tourne-à-gauche ont casu tis dei leingués dao diablo, ne sé gênont pas po deré dei meintés et mémameint dei coffias : quand bein l'aront tis lé tós, lao faut adé lo derraï mot, coumeint lé z'avocats.

On tabrelôre de cliia spécialita étaï ein ser-vice, coumeint bovairon, dein on tzalet dei z'einverons de Bire, mâ coumeint l'iré onna forta tzaropa et ein mimo teimps on chétzo bosset daô tonnerre, son maitré étaï adé obedzi dé lo cria cinq ao six yadzo, tis lé matins, po lo fère sailli dé dézo lo lèvet.

On dzo que la tzaropiondze lo tagnaï encora pllie fô qué d'ordinéro, son patron, qu'étaï portant on modèle dé pacheince, n'a pas pu s'eimpatzi dé lei fotré onna regaofaye :

— Coumeint, te n'é pas encoro lévâ, tzaravouta que t'é, n'as-tou pas vergogne d'étré adé ao lli à stao z'haorés? Va verré lo sélao yo l'é dza!

— Oh! noutron maitré, se lo sélao vâo sé lévâ dévant dzo, hé bein, na pas mé.

H. H.

KURSAAL — Hier, vendredi, ont débuté Mad. *Agnès Spadoni* avec ses trois poneys et ses chiens Sloughi; le trio *Joanny*, jongleurs exentriques; la troupe *Jacopof*, ombromanie, et *Moiron*, équilibriste. — Mardi, *L'Ami de la Maison*, comédie en un acte.

Nos sociétés. — Aujourd'hui, au théâtre, soirée annuelle de l'*Union instrumentale*, programme très attrayant; à Tivoli, soirée des *Employés des tramways*. Demain soir, à la Maison du peuple, concert annuel de *La Choralia*, avec un programme très varié et des mieux choisis.

Heureuses nouvelles.

(FIL SPÉCIAL DU « CONTEUR »)

Ça y est!! Depuis hier matin, sept heures, le Simplon est percé!

Un trait d'union de plus entre les hommes!

Un beau jour pour les Vaudois!

Vivent les vaillants ouvriers de la paix!

Les rhumatismes.

Aucun remède, ne soulagera plus rapidement et plus sûrement les accès de rhumatisme articulaire, aigu ou chronique, que ne le font les Emplâtres Alcock appliqués au moment voulu. Les qualités réchauffantes de cet emplâtre, sans flanelle ni ouate, ne sont dépassées par aucun produit analogue.

Samedi prochain, la fin du *Bacha de Bude*.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.